

Olivier Gallon, éditeur : “Je déplore de voir de plus en plus de livres fabriqués n’importe comment”

• Anne Segal

Olivier Gallon a une certaine vision du livre. À la tête de la petite maison d’édition indépendante La Barque, il raconte son parcours, sa manière particulière de travailler, son rapport à la poésie. Et évoque la naissance de sa revue “La Barque dans l’arbre”, dont le troisième numéro est présenté au Salon de la revue, qui ouvre ses portes le 11 octobre à Paris.

Olivier Gallon est fondateur de la maison d’édition indépendante [La Barque](#), mais aussi directeur de la revue [La Barque dans l’arbre](#). Alors que s’ouvre le 11 octobre, à Paris, le 29e Salon de la revue, il évoque pour nous le hasard des rencontres, la croisée de désirs souterrains qui l’ont conduit à cette double vocation éditoriale. Laissant entendre ses goûts, son exigence, ses audaces. Et sa volonté de défendre une certaine idée du livre – et de la revue, bien sûr.

D’où vous est venu le désir de créer une revue ?

L’idée de la première revue est née en 2005, grâce à un ami avec lequel, à cette période, je m’entretenais et échangeais des textes. Le désir est venu au fur et à mesure, en la faisant. Sans doute en avais-je envie, mais je ne le savais pas. En tout cas, je me suis pris au jeu. Et d’un point de vue pratique, ce furent mes débuts de mise en page, d’apprentissage dans l’édition, puisque mon temps d’alors était partagé entre la création vidéo de « films-essais » et l’écrit.

Je continue de penser qu'en arrière-fond il s'agissait de remplir un manque, en donnant la possibilité, même modeste, de faire entendre des textes d'auteurs vivants ou morts, de langue française ou traduits, à la recherche d'un point d'ancrage. Et de créer, à partir d'eux, une idée de la revue selon le principe du montage.

C'est donc par un concours de circonstances ?

Un défi plutôt, après une conversation où l'idée est venue, je crois, davantage de mon ami que de moi. Idée que j'ai prise au bond et au sérieux, et je me suis mis au travail dès le lendemain. Mais, pardonnez-moi, il est difficile d'en connaître au fond les raisons exactes. C'était une expérience à tenter dont je ne savais pas où elle nous conduirait, moi et cet ami. À un moment, je me suis retrouvé seul à poursuivre – l'amitié prenant fin, malheureusement.

Avant la revue, vous partagiez votre temps entre création vidéo de "films-essais" et écrits. Avez-vous abandonné l'image ?

Au moment de la création de la revue, je venais notamment de faire deux films à partir d'images et de sons collectés à Venise, toujours avec les moyens du bord, à savoir une petite caméra et un micro.

Ombra di Venezia (2004, 63 mn), tout d'abord, une réflexion sur la ville et son dédoublement dans l'eau, ponctuée par une mystérieuse fresque de Giandomenico Tiepolo, *Il mondo novo* (1791). Puis *Pensée ajoutée à l'air* (2006, 11 mn), un hommage au poète Joseph Brodsky, dont la tombe se trouve au cimetière San Michele, à Venise. Je me permets de signaler aussi un autre film avec un texte de Robert Walser, une lettre envoyée à ce que l'on devine être un homme de pouvoir...

"Cette nouvelle revue publie des textes relevant de l'exigence poétique."

Même après la création de la revue, j'ai continué un temps à travailler à des films, en solo ou dans des projets collectifs, comme celui réalisé autour d'un tableau du Titien, *Vénus et le joueur d'orgue*, avec Jean-Luc Nancy à la voix et Seijiro Murayama aux percussions et à la voix.

L'un et l'autre improvisaient face aux images projetées (une immersion dans la peinture, une circulation attentive dans le tableau), sans oublier l'apport d'extraits de bandes créées par Lionel Marchetti pour l'occasion. Ce travail a été présenté au musée d'Art moderne de la ville de Strasbourg et au Grand Palais. Il serait heureux d'en faire maintenant une édition DVD...

Après la revue *La Barque* (9 numéros entre 2006 et 2012), vous lancez en 2017 *La Barque dans l'arbre*. Pourquoi en créer une nouvelle après avoir arrêté la première ?

La Barque, maintenant identifiée comme maison d'édition, fut donc tout d'abord une revue, dont le dernier numéro a paru en octobre 2012. Et, d'une certaine manière, elle l'est restée, jusque dans les livres publiés depuis cette même année, comme si se constituait un impossible et virtuel numéro de revue.

Mais le désir de revue n'ayant jamais disparu, une autre, dans les pas de l'ancienne, se devait de voir le jour : *La Barque dans l'arbre*, avec des textes (poèmes, proses, essai) en provenance du Japon (XXe), de la Norvège (XXIe), de la Russie (XXe et XXIe) et de la France (XXIe).

“Je dirais que la poésie est un beau souci à l'attention du monde et du langage.”

Pour la Russie, et dans le souci de mêler des approches et des temps différents, un choix d'une nouvelle traduction par Christian Mouze des *Poèmes de Iouri Jivago*, de Pasternak (je crois qu'il n'en existe qu'une seule actuellement, celle de Michel Aucouturier, à qui cette présente traduction est dédiée), et une première publication en français d'une jeune poétesse russe, Evguenia Souslova...

Précisons tout de même que cette nouvelle revue, comme la première, publie des textes (proses ou poèmes) relevant de l'exigence poétique.

Exigence poétique... Quel est votre rapport à la poésie ?

Je suis incapable de vous dire ce qu'est la poésie, même comme dans la théologie négative à dire ce qu'elle n'est pas. Il me vient à l'esprit l'embarras, le malaise même, éprouvé par Andrei Tarkovski à la question qu'on lui posait : « *Qu'est-ce que le cinéma ?* » Il était incapable de le dire.

Toutefois, pour tenter une ébauche de réponse à votre question, je dirais qu'elle est un beau souci à l'attention du monde et du langage. Mais qu'elle n'appartient pas au seul champ du poème, de l'écrit, et que, comme l'image, elle est inassignable, presque pas un mot en quelque sorte. Son exigence serait la trace sensible de ce souci.

Alors, pourriez-vous nous dire où se nourrit votre désir de faire cette nouvelle revue ?

Cela vient sans doute de l'ouverture possible qu'elle représente. Par défi une nouvelle fois, une manière de résistance, mais non revendiquée comme telle, de poursuivre et reprendre, dans ce contexte si difficile, et pour les livres, et pour la revue – si peu présente et représentée malgré un foisonnement magnifique qui en souligne la richesse, on peut le constater chaque année au remarquable Salon de la revue.

Sans compter l'histoire de la revue elle-même, qui a tant fait pour la création et la pensée française. Autant vous dire que c'est une folie. Une cause perdue peut-être...

Comment le sommaire d'un numéro se réalise-t-il ? Qui compose le comité de lecture, comment s'effectue le choix des auteurs, la périodicité...

Je vais vous décevoir, je crois qu'une part nous échappe et qu'elle nous apparaît après. Quoi de plus naturel, au fond, puisque *La Barque dans l'arbre* ne se veut pas une revue programmatique, non plus que thématique.

Ce qui nous guide ou nous perd me paraît plus précieux : une cohérence aventureuse. L'idée, au fur et à mesure, dans le montage des textes, est de la faire apparaître, comme de rendre sensibles de possibles attractions ou répulsions des textes entre eux, qui ne se seraient jamais retrouvés réunis dans un même ensemble et qui soudainement cohabitent.

Il y a d'abord une sélection de textes retenus, puis leur montage, selon un déroulé qui va du texte d'ouverture au dernier. Il doit être ainsi possible de remonter le fil, lequel n'est pas droit pour autant. En certains points se forment des nœuds, un chatouillement plus intense ; en d'autres points il se détend, si l'on peut dire. Le plus curieux est que cela se fait tout seul, et le fil en question peut aussi conduire à des numéros précédents ou même à des livres.

“Je ne crois pas au comité de rédaction, de lecture. Je travaille avec les intervenants qui me font l'honneur de me confier leur texte, et avec ma compagne.”

C'est par exemple le cas pour les lettres de l'écrivain Conrad Aiken (1889-1973) présentes dans le numéro 1, en 2017 donc, et directement en rapport avec son roman *Le Grand Cercle*, qui venait de paraître aux éditions La Barque dans la traduction de Joëlle Naïm, trois ans après sa nouvelle *Neige silencieuse, neige secrète*.

Autre exemple : mon propre texte autour d'un premier livre en français du poète japonais Ayukawa Nobuo (1920-1986), *Poèmes 1945-1955*, traduit par Karine Marcelle Arneodo. Ou encore, dans le dernier numéro, une prose de Jacques Sicard autour de *Plan à vol de corbeau*, du poète et romancier coréen Yi Sang (1910-1937), paru récemment dans une traduction de Cori Shim et Jean-Yves Darsouze, à laquelle j'ai aussi participé.

“Compte tenu de la charge de travail et des incessantes difficultés financières... disons que le numéro paraît quand il est prêt.”

J'ai coutume de dire que la revue est un espace vivant, imprévisible, qui nous fait autant que nous la faisons. Je ne crois pas au comité de rédaction, de lecture, etc. Je travaille avec les différents intervenants qui me font l'honneur de me confier leur texte, traductions ou non, et avec ma compagne.

Quant à la périodicité, compte tenu de la charge de travail que représentent les livres et des incessantes difficultés financières... disons que le numéro paraît quand il est prêt, c'est aussi une liberté que je m'octroie, même si je souhaiterais en faire davantage.

Comment trouvez-vous les contributeurs ?

Ils me viennent d'abord d'ami(e)s, d'une constellation amicale si vous voulez. Certains autres textes ont pu m'être envoyés, qui ont attiré mon attention, qu'il m'arrive parfois d'oublier et qui me reviennent à l'esprit lors de la préparation d'un numéro. D'autres ont été trouvés, comme les deux textes inédits de Louis-René des Forêts qui ouvrent le numéro 1, qui étaient à l'Imec (Institut mémoire de l'édition contemporaine).

D'autres encore que j'aime, que j'ai lus, et qui ne sont hélas plus disponibles, et dont je demande l'autorisation de les reproduire, par exemple *Le Cahier gris*, d'Alexandre Vvedenski, dans le deuxième numéro. Rares finalement sont ceux que je sollicite.

En parallèle de votre activité de revuiste, vous créez en 2012 la maison d'édition éponyme, La Barque. Comment s'articulent vos deux activités ?

Ces deux activités ne me semblent pas antinomiques malgré leur grande différence. Comme je le disais, les livres eux-mêmes me paraissent constituer au fur et à mesure non pas ce que l'on appelle un catalogue, mais bien plutôt un numéro de revue impossible, ne serait-ce que par son ampleur. C'est une idée que relaye par ailleurs l'expression « maison d'édition » : nous habitons et sommes habités... Il n'est, de même, pas tout à fait exact de dire que La Barque est devenue une maison d'édition en publiant des livres, elle l'était déjà dès le début en publiant sa revue éponyme.

Vos livres, aussi bien que vos revues, sont élégants, de belle facture. Des coûts de fabrication incroyables pour une petite maison d'édition...

En effet. D'autant plus que j'imprime en France. Je défends une certaine idée du livre, chaque livre a son format, défini selon le texte, son papier, etc., inséparables de l'événement qu'il représente.

Pour vous donner des exemples, la longueur des vers dans un poème peut définir le format du livre, pour éviter de les couper et en respecter l'équilibre. La présence d'une couleur dans un texte peut devenir celle de la couverture (comme l'ocre évoqué dans *l'Arménie* de Mandelstam).

La teneur des textes eux-mêmes, leur caractère spécifique, une ambiance, un sentiment retenu après leur lecture, tout concourt à ces choix. Je déplore de voir de plus en plus de livres fabriqués n'importe comment, comme si le livre, l'objet livre, était à ce point déconsidéré...

Et qu'en est-il de la distribution, de la diffusion ? De votre rapport à la librairie ? Votre site ?

Depuis mai 2017, La Barque est diffusée et distribuée par Les Belles Lettres – en échange, évidemment, d'un pourcentage justifié sur les ventes. Auparavant, je le faisais moi-même. La diffusion, c'est la présentation d'un nouveau titre auprès des libraires ; la distribution, sa mise en place dans les librairies qui l'ont retenu et souhaitent l'avoir.

Entre la remise de la diffusion/distribution et celle de la librairie, il ne reste environ que 40 % du prix du livre – que je mettrai, au mieux, des années à équilibrer, si jamais j'y parviens. C'est en revanche plus facile dans le cas de livres soutenus par des subventions, notamment celles du Centre national du livre (CNL).

“Une librairie peut à tout moment renvoyer un livre, que l'éditeur doit racheter alors qu'il pouvait penser l'avoir réellement vendu.”

Quant à la librairie, tout repose sur elle. Pour le meilleur – puisqu'elle peut beaucoup, qu'un libraire qui aime un livre peut beaucoup pour lui – comme pour le pire – puisqu'une librairie peut à tout moment, y compris des années après l'avoir reçu, renvoyer un livre, que l'éditeur doit racheter alors qu'il pouvait penser l'avoir réellement vendu. La vie d'un livre en dépend donc presque totalement et celle de la maison d'édition pareillement, par voie de conséquence.

Ce que je dis là n'est valable que pour des éditions dites indépendantes ; les gros groupes et les maisons d'édition qui leur appartiennent sont mieux loties, d'autant que leur influence est grande et qu'ils imposent à tous un système qu'ils ont créé à leur avantage.

Quant au site, il devient un vecteur essentiel de la vie de l'édition, tant pour se faire connaître que pour commander les livres ou la revue. Là encore, je dois songer à le faire évoluer dans ce sens et en trouver les moyens.

Des parutions à venir ? Des projets ?

Le dernier livre qui vient tout juste de paraître est *Un homme de plus*, de Dominique Grandmont, poète, essayiste, traducteur du grec (Yannis Ritsos, Constantin Cavafis...) et du tchèque (Vladimir Holan, Jaroslav Seifert).

Il s'agit d'un livre considérable de pensées et d'Histoire(s), où par la mémoire du récit se réinvente l'autobiographie. C'est le livre d'une vie ou de vie, la vie le fondant, fondant son écriture même, dans l'enchantement de la pensée, particulièrement tourné vers la Grèce, pays de prédilection de son auteur qu'il nous donne à découvrir comme son « *enfance impossible à partager* ».

Parmi les projets en cours, citons rapidement les prochains : un second livre de Karine Marcelle Arneodo, accompagné de dessins de Pier Paolo Calzolari : *Que j'appellerais comme*. Un quatrième livre d'Ossip Mandelstam (1891-1938), *Propos sur Dante*, dans une nouvelle traduction de Christian Mouze, une sorte de poème en prose critique où le grand poète russe dialogue avec Dante.